



Oratoire de France

Toujours scruter les Écritures de la Révélation, avec le père Richard Simon (1638-1712) par le père Gilbert Caffin

(Texte extrait d'une conférence donnée par le Père Gilbert Caffin à l'occasion du 400^{ème} anniversaire de l'Oratoire de France, en 2011, qui fera l'objet d'une publication sous le titre « Grandes figures de l'Oratoire », Cerf, 2013).

Introduction

Après avoir posé la base de notre réflexion avec « la vision de l'Homme » chez Bérulle, qui se réfère au Christ, le Verbe Incarné de Dieu, fondement de la foi chrétienne, s'impose la question de l'interprétation des textes fondateurs : la Bible. La remarque bienveillante sur les oratoriens de l'époque : « *Ils avaient toujours les saints livres en leurs mains* », demande à voir ce qu'ils en faisaient.

Prendre Richard Simon pour introduire ce nouveau trait de la spiritualité oratorienne peut étonner, lui qui – après 20 ans à l'Oratoire de 1658 à 1678 – en fut exclu. Il reste pourtant pour les oratoriens un exemple à bien des titres. J'en veux pour preuve le livre du Père Paul Auvray [1904-1977] qui est la grande référence pour l'étude de Richard Simon. Cet oratorien du XX^e siècle fut l'un des pionniers de la rédaction de la Bible de Jérusalem : il a même été, dans les années 1945-1950, secrétaire de rédaction des 2 premières éditions. Exégète spécialiste d'Ezéchiel, véritable disciple de Richard Simon, notre guide de ce soir, il a été le formateur en Écriture Sainte et professeur d'hébreu des oratoriens qui ont fait leur séminaire à Montsault, la maison d'études de l'Oratoire de 1920 jusqu'en 1968.

Quoiqu'il en soit, la question pour nous est bien de nous interroger sur notre relation à la Bible, pour nourrir notre foi ? Sommes-nous prêts à *scruter l'Écriture* comme le rappelle St Paul¹ ?

Pour ouvrir notre réflexion, écoutons Richard Simon précisément dans son introduction à son livre *Histoire critique du Vieux Testament* :

« On ne peut pas douter que les vérités contenues dans l'Écriture sainte ne soient infaillibles et d'une autorité divine puisqu'elles viennent immédiatement de Dieu, qui ne s'est servi en cela du ministère des hommes que pour être ses interprètes. Aussi n'y a-t-il personne, soit juif ou chrétien, qui ne reconnaisse que cette Écriture étant la pure Parole de Dieu, est en même temps le premier principe et le fondement de la religion. Mais comme les hommes ont été les dépositaires des livres sacrés aussi bien que de tous les autres livres, et que les premiers originaux ont été perdus, il était en quelque façon impossible qu'il n'y arrivât plusieurs changements, tant à cause de la longueur du temps que par la négligence des copistes. C'est pourquoi saint Augustin recommande avant toutes choses à ceux qui veulent étudier l'Écriture de s'appliquer à l'étude critique de la Bible et de corriger les fautes de leurs exemplaires [...].² »

Il évoquera ensuite la position de saint Jérôme encore plus engagé en ce sens avec ses correspondantes, lui à Bethléem et elles à Rome et ailleurs en cette fin du IV^e siècle.

I - L'importance du thème

1° - L'exemple de Richard Simon

¹ Entre autres : 2 Tm 3, 15-16. Cf. Yahvé à Ezéchiel, Ez 3, 1-3 « Il me dit : “Fils d’homme, ce qui t’est présenté, mange-le ; mange ce volume et va parler à la maison d’Israël”. J’ouvris la bouche et il me fit manger ce volume, puis il me dit : “Fils d’homme, nourris-toi et rassasie-toi de ce volume que je te donne”. Je le mangeai et, dans ma bouche, il fut doux comme du miel. »

² *Histoire critique du Vieux Testament*, éd. Pierre Gibert, Paris, Bayard, 2008, p. 86.

Ainsi, Richard Simon recommande de travailler pour lire correctement la Bible. C'est un appel à se former, comme saint Jérôme et saint Augustin l'ont dit avant lui. Sur ce point et dans la suite du texte cité, Richard Simon trouvait ses contemporains trop paresseux. Car pour lui, cela passerait par la nécessité d'apprendre les langues anciennes, au moins le latin, le grec et l'hébreu.

On en revient à la question de fond : le rôle de l'intelligence dans la foi, de la compréhension dans le croire. Ce n'est pas tout de croire que Dieu inspire la Bible, encore faut-il comprendre que les hommes peuvent faire des erreurs de lecture ou de transmission dues entre autres choses au travail des copistes successifs.

D'où la nécessité de réfléchir sur les textes que nous possédons et sur la plus ou moins grande fidélité de leurs traductions ; bref engager un véritable travail.

Ce n'est pas évident pour beaucoup et, après tout, ne suffit-il pas de lire l'exemplaire de la Bible que l'on a chez soi et faire confiance à Dieu ? Mettre en doute cette manière d'aborder la Bible peut faire peur ; ne va-t-on pas déstabiliser la confiance du lecteur en la Révélation ?

Au XVII^e siècle, cela n'a donc pas été simple, au point que Richard Simon a été obligé de quitter l'Oratoire à la suite de sa condamnation par Bossuet, puis par Rome. Nous y reviendrons. Déjà en son temps et au nom de la spiritualité, comment ne pas être peiné de voir même l'un des grands maîtres de l'École française, Jean-Jacques Olier, fondateur des Sulpiciens, écrire dans un livre qui vient d'être réédité, *L'âme crystal* : « La raison est une taie sur l'œil, qu'il faut enlever avec l'oculiste ».

Aujourd'hui, ne pense-t-on pas parfois encore ainsi ? Que ce travail critique ne serait l'affaire que de quelques spécialistes ? Que pour lire la Bible, il suffirait de se laisser porter par l'Esprit Saint ? Que si l'on étudiait trop les textes, cela pourrait devenir desséchant, nuire à la spontanéité et tarir l'inspiration qui est en chacun ? Cette crainte – d'une attitude qui serait taxée d'intellectualisme, voire de

rationalisme –, doit-elle conduire à l'abandon de tout ce travail critique, bien mis en valeur par notre oratorien du XVII^e siècle ?

À l'inverse, ne faut-il pas tout autant se garder de cette autre dérive plus dangereuse encore qui va jusqu'à rejoindre les positions fondamentalistes ? Par exemple, le refus de voir la création autrement qu'en Six jours et de faire interdire dans les écoles – comme aux USA – les théories de l'évolution au nom du respect de la Bible ?

Il s'agit donc bien pour nous ce soir de retrouver l'équilibre afin de permettre une lecture personnelle, éclairée par les travaux des spécialistes, et – chacun selon ses moyens – par une étude personnelle, en acceptant de scruter la Bible... afin de nous laisser scruter par elle !

D'autres raisons poussent à l'urgence de cette étude appropriée.

2° - L'esprit du temps pose des questions graves à propos des textes transmis.

- *Les données de l'archéologie*, par exemple, ont conduit deux Israéliens – Israël Finkelstein et N. A. Silberman – à écrire un livre, *La Bible dévoilée*³, qui met en question l'historicité de la plupart des textes bibliques : les nouvelles découvertes de l'archéologie posent la question non seulement de l'existence d'Abraham mais aussi celle de Moïse, et même du royaume unifié de David et Salomon. Si tout est conjecture devant l'absence de traces livrées par les fouilles, la lecture de la Bible doit-elle accentuer autrement sa portée religieuse ? Et, si oui, laquelle ?

- *Les sciences des religions*, d'autre part, ne cessent de rapprocher les textes sacrés des récits mythiques que révèlent les traditions religieuses de l'humanité. Il n'est pas possible d'ignorer cet apport des connaissances historiques et littéraires en se retranchant dans un acte de foi qui ignorerait ces questions critiques. Il faudrait mener toute

³ Israël Finkelstein et Neil Asher Silberman, *La Bible dévoilée*, Paris, Bayard, 2002.

une réflexion sur ce qu'est un mythe, d'où il vient, comment il fonctionne et ce qu'il signifie, positivement. Et déjà, se référer à la grande tradition déjà chère aux Pères de l'Église depuis Origène, qui invite l'homme à s'interroger, rejoignant de ce fait la tradition rabbinique de l'interprétation.

- Ces interrogations se répercutent tout naturellement *dans l'éducation et la transmission des savoirs* : les manuels d'histoire ancienne, de sixième par exemple, hésitent depuis plusieurs années à présenter – après les Égyptiens, les Assyriens, Babylone –, les Hébreux et leur texte, la Bible. Comment éviter de créer chez les jeunes une distorsion entre le savoir acquis à l'école et le catéchisme ? Comment les aider à la maison à placer sans heurt le travail de l'intelligence et le développement de leur foi ?

- Sans parler des *émissions de télévisions* qui ouvrent largement ce genre de débat ainsi que les livres de plus en plus nombreux sur la vie de Jésus qui, bien après Renan, tentent d'inscrire les textes bibliques dans l'histoire générale des civilisations.

3° - L'histoire critique ne doit pas faire peur aux croyants : encore faut-il bien poser la question.

Grâce à la formation reçue à l'Oratoire, grâce à des hommes comme le père Auvray, dont nous avons déjà mentionné l'influence, mais aussi le Père Beillevert, professeur de théologie qui, pendant les mêmes années, développait à Montsault la partie d'étude positive de la théologie avec les textes bibliques longuement commentés, je peux témoigner que l'étude de la Bible est une tradition à l'Oratoire. Ainsi encore, une continuité fut assurée entre Richard Simon et nous, avec le Père Join-Lambert, collaborateur de la *TOB*⁴, puis le P. Michel

⁴ TOB signifie *Traduction Œcuménique de la Bible*. Elle est le résultat d'un travail acharné qui a duré des années et qui a mobilisé quelques 140 spécialistes appartenant aux différentes confessions : l'Église catholique, les Églises protestantes, l'Église orthodoxe. C'était la première fois qu'une traduction commune de la Bible en français se réalisait (en 1972 pour le NT, 1975 pour l'AT) depuis, d'une part, la séparation entre l'Occident et

Quesnel, auteur de nombreux ouvrages qui aident à lire la Bible, lui qui a su envoyer le jeune Hervé Giraud étudier à l'École biblique de Jérusalem. Il en est d'ailleurs résulté, ici à St-Eustache, les rencontres bibliques avec les pasteurs du Temple de l'Oratoire. Rencontre reprise aujourd'hui par Jérôme Prigent.

Tout oratorien se sent donc invité et entraîné durant toute sa vie à une étude attentive de la Bible.

II - Richard Simon et son message

Dès le XVI^e siècle – après Érasme, auteur d'une nouvelle traduction annotée du Nouveau Testament –, Luther avait travaillé le texte, en s'aidant précisément du *Novum Testamentum* d'Érasme paru en 1516, et avait réalisé une traduction en langue allemande qui fera date.

Mais Richard Simon est allé plus loin, démontrant que l'Écriture seule (*Sola scriptura* des Réformés) ne suffisait pas mais que, pour la comprendre, il fallait y inclure la Tradition : position catholique traditionnelle qu'il va nourrir de son immense investigation. Dans l'étude critique des textes, il eut la même démarche de base que Spinoza mais il s'en sépare dans les conséquences qu'il en tire. Spinoza, rejeté par tous, même par sa communauté juive, semble avoir perdu la foi en Dieu. Dans sa lettre sur l'inspiration (1684), Richard Simon en a débattu avec lui, car pour Simon cette étude critique ne devait pas mettre en cause la foi en l'inspiration de Dieu, mais seulement la considérer et la fonder autrement.

Le fait que ce travail ne fut pas pris en considération fut une catastrophe pour les chrétiens, car très vite – déjà avec les « libertins érudits » de l'époque, puis surtout avec les philosophes du XVIII^e siècle –, la rupture se fit entre la foi et la raison. Malebranche va réussir à éviter ce glissement vers le risque de l'athéisme, précisément en relisant Descartes autrement que Spinoza. Il fera se rejoindre la rigueur de la raison appliquée à l'analyse du réel tout en gardant une

l'Orient en 1454, d'autre part, la Réforme protestante en 1521 avec Luther [1483-1546] et la première traduction française de la Bible en 1535 par Calvin [1509-1564].

attention extrême à la vie de la foi. Nous le convoquerons lors de notre prochaine soirée.

1° - La douloureuse aventure humaine de ce prêtre passionné qui donna toute sa vie à la Bible.

● Sa formation

Richard Simon est né à Dieppe, le 13 mai 1638, dans une famille modeste d'artisans. Il y apprend le labeur et la qualité du savoir-faire. Repéré dans sa paroisse, il entre au collège oratorien de Dieppe, qui était le premier collège des oratoriens fondé en 1616, qui accueillera jusqu'à 400 élèves quand le jeune Richard y entra, dit son biographe. La scolarité était quasi gratuite, ce qui explique ce grand nombre de jeunes venus de toute la région.

À la fin de sa première année de philosophie, Richard quitte Dieppe et entre au collège des jésuites de Rouen (1656-1657) pour faire une deuxième année de philosophie. Il y apprend tout le mal que l'on pouvait penser des jansénistes. À noter que 1656 est l'année de parution des *Provinciales* de Pascal⁵. Il en gardera toute sa vie une grande méfiance à l'endroit des jansénistes et entrera en conflit avec eux.

Après avoir fini ses études, il rentre à Dieppe. Il a 19 ans. Pendant ces études, il avait appris le grec ce qui n'était pas commun à l'époque. C'est alors qu'on lui conseille de faire un noviciat à l'Oratoire, situé rue Denfert à Paris. Il s'y trouve avec 20 autres novices. Il s'y sent mal à l'aise, il y est le seul boursier. Aussi, il interrompt ce noviciat et retourne à Dieppe.

Il y rencontre alors un jeune homme de son âge, mais fortuné, et il repart, avec lui et à ses frais, étudier la théologie à la Sorbonne. Il

⁵ *Les Provinciales*, ou *Lettres écrites par Louis de Montalte à un Provincial de ses amis et aux R.R. Pères Jésuites*, constituent une série de dix-huit lettres écrites par [Pascal](#) sous un pseudonyme, Louis de Montalte. Elles sont une défense d'[Antoine Arnauld](#), [janséniste](#) ami de Pascal, qui fut condamné en [1656](#) par la [Sorbonne](#) pour des opinions considérées comme [hérétiques](#). La première lettre est datée du [23 janvier 1656](#) et la dix-huitième du [24 mars 1657](#).

commence à apprendre les langues anciennes, hébreu, syriaque, éthiopien, au point qu'au bout de trois ans, il devient expert dans l'étude des vieux manuscrits de la Bible.

Il entre à nouveau au noviciat de l'Oratoire qui l'accepte et le conduit à la prêtrise. Une anecdote le dépeint : tous les soirs, le maître des novices lui-même venait apprendre l'hébreu avec lui et l'autorise à apprendre l'arabe pendant son noviciat alors que, durant cette année, on devait se consacrer uniquement à la spiritualité.

● ***Les années à l'Oratoire (1658-1678)***

Il part ensuite au collège de Juilly pour faire une année de régence dont il revient pour être aide bibliothécaire à la communauté de la rue St Honoré.

Or cette bibliothèque des oratoriens était riche en manuscrits très rares, en partie grâce à un don du Père Achille de Harlay de Sancy qui était entré à l'Oratoire à son retour de Constantinople. Richard Simon y trouve notamment un manuscrit rare du *Pentateuque Samaritain*⁶. En ce lieu, il trouve aussi un cadre exceptionnel de calme et d'érudition pour approfondir ses recherches. Il commence à écrire plusieurs ouvrages qui le font connaître et apprécier.

Dans son introduction à la réédition du livre de Richard Simon, Pierre Gibert écrit :

*« Il bénéficie de conditions de vie et d'étude et d'une grande reconnaissance pour son travail, [...] ce qui en fait un prêtre studieux vivant en fraternité de communauté entre les maisons de Juilly et de Saint Honoré, un jeune savant respecté. »*⁷

Il y rencontre et fréquente les Pères Malebranche [1638-1715] et Lamy [1640-1715], du même âge que lui, dont nous parlerons les prochaines soirées, mais aussi des oratoriens qui, comme lui, s'intéressent à et étudient la Bible.

⁶ Le Pentateuque, ainsi sont appelés les cinq premiers livres de la Bible.

⁷ *Histoire critique du Vieux Testament*, éd. Pierre Gibert, Paris, Bayard, 2008, p. 17.

Notamment Jean Morin [1591-1659], converti du protestantisme, entré à l'Oratoire en 1618, où il est proche de Bérulle. Déjà bien connu comme théologien et exégète, il aidera, en fin de vie, le jeune Richard, mais surtout l'influencera par ses écrits (il meurt un an après l'entrée de Richard dans la congrégation). En 1626, l'Assemblée du clergé avait commandé à Jean Morin une nouvelle traduction des Septante. Suite à quoi il écrivit trois volumes pour soutenir la supériorité du texte grec contre celui en hébreu défendu par Luther.

Tout en ayant beaucoup appris de lui, Richard Simon lui reprochera de ne pas être objectif et de se laisser trop souvent aller à des raisons apologétiques hors sujet. Le caractère redoutable du savant qui n'hésite pas à travailler avec les protestants et les juifs s'il les estime compétents se montre déjà là. En cela il rejoint ce que les humanistes qualifiaient de « République des lettres »⁸ à travers les Églises et les états européens.

Il rencontre aussi un personnage, lui aussi venu du protestantisme et entré à l'Oratoire en 1666, Isaac de la Peyrère [1596-1676]. Il avait été mis en prison en 1655 à Bruxelles par l'archevêque de Malines pour avoir écrit un livre sur les « préadamites ». Selon sa lecture de la Genèse, Adam sortant du Paradis trouva déjà des hommes venus d'ailleurs. Il ajoutait que cela n'était pas étonnant ! À l'époque, depuis la découverte de l'Amérique, se découvraient de multiples peuplades dans des îles lointaines. Fort curieux de ce personnage pittoresque, Richard Simon allait souvent le voir à Notre Dame des Vertus, pèlerinage marial à Aubervilliers confié à l'Oratoire.

La période n'est pas de tout repos. Un climat d'intolérance demeure. Le père de la Peyrère, cet original, avait pourtant quitté les réformés de Genève après l'exécution de Michel Servet⁹ par Calvin. En France, la tourmente antijanséniste commençait. Elle bouleversa les oratoriens partagés dans ce conflit. Malgré sa relation avec le Père Quesnel, farouche partisan des idées jansénistes qui sera exilé à ce

⁸ Vers la fin du XVII^e siècle, la *République des lettres* est une expression générique que Furetière définit dans son *Dictionnaire universel* (1690) : « On dit aussi la République des lettres, en parlant collectivement de tous les gens d'étude », et que le dictionnaire de l'Académie française (1694) définit ainsi : « On appelle figurément la République des lettres les gens de lettres en général, considérés comme s'ils faisaient un corps. »

⁹ Michel Servet, né en 1511, fut brûlé vif pour [hérésie](#) le [27 octobre 1553](#) sur ordre du Grand Conseil de Genève. Il développa un [protestantisme](#) radical, refusant notamment le [dogme de la Trinité](#).

titre, Richard Simon s'y opposera fortement, justement en raison de son interprétation opposée des textes. Il entra en conflit aussi avec Pierre Nicole [1625-1695], théologien et ami personnel de Jansénius, l'un des plus célèbres jansénistes¹⁰.

Dès 1670, Richard Simon se met à préparer son grand ouvrage sur l'Ancien Testament en vue duquel il décide de lire tout ce qui a pu être écrit, traduit, commenté sur le sujet. Il travaille tous les samedis avec un rabbin qui le rejoint rue St Honoré. Il veut rassembler, comprendre, critiquer et trier les manuscrits. Il construit une méthodologie pour la connaissance critique de l'Ancien Testament.

« Rien ne semble lui échapper, et la précision de ses appréciations, positives et négatives, montre qu'il a lu et bien lu ce qu'il estimait toucher de près ou de loin à son sujet »¹¹. Il était respecté au point qu'il sera contacté par les Protestants de Charenton de la part des Réformés de Genève pour refaire une nouvelle traduction de la Bible à partir des textes hébreux. Faute de moyens, le projet n'a pas de suite.

En 1678, tout ce travail aboutit à une œuvre incontournable de 700 pages : *l'Histoire critique du Vieux Testament*. Cet ouvrage fait le bilan de l'état des recherches sur les études bibliques, tant catholiques que protestantes et même juives (un catalogue de 15 pages des auteurs juifs y est mis en annexe). Il va même jusqu'à les dédouaner de l'accusation d'avoir falsifié volontairement les textes pour contrer les chrétiens.

● **Le drame d'avril 1678**

Au moment où Richard Simon aboutit enfin à sa grande œuvre, *l'Histoire critique du Vieux Testament*, sa vie va basculer.

Son éditeur parisien, Billaine, prépare 1.300 exemplaires de cet ouvrage très attendu. Il reçoit l'approbation des censeurs et

¹⁰ Pierre Nicole avait sa maison dans la rue qui porte aujourd'hui son nom, très proche de l'abbaye de Port-Royal.

¹¹ Pierre Gibert, *op. cit.*, p 22.

l'autorisation d'imprimer. Reste seulement l'acceptation par le roi de la préface qui lui est dédié. Or le roi est en guerre à Ypres, d'où un certain retard qui va être fatal. Un tiré à part pour la presse de la table des matières tombe dans les mains d'un proche de Bossuet et l'affaire s'enflamme. C'est le cas de le dire, les exemplaires sont brûlés.

En ce XVII^e siècle, Bossuet, ce proche du roi, précepteur du Grand Dauphin – le futur « aigle de Meaux » qui n'est encore qu'évêque de Condom –, se veut le veilleur, le garant de l'orthodoxie et s'assure de protéger le troupeau des déviations qui avaient divisé l'Église au siècle passé. Aussi va-t-il réagir en urgence à la simple vue de la table des matières. Le chapitre 5 est intitulé : « *Additions et changements dans le Pentateuque : Moïse ne peut être l'auteur de tout ce qui est écrit dans ces livres...* ». Cela lui suffit pour faire interdire et détruire les 1.300 exemplaires imprimés (quelques-uns seront cachés et sauvés de l'autodafé). Mais plus encore, Bossuet va demander au Supérieur général de l'Oratoire d'exclure Richard Simon de la congrégation : cette exclusion, qui sera prononcée de fait, représente l'une des plus sombres pages de l'histoire de l'Oratoire. Pour Bossuet, mettre en question un point de l'authenticité reconnue de la Bible revenait à mettre en question l'inspiration de Dieu et donc la confiance en Dieu.

Pierre Gibert commente cette incroyable décision :

« Le premier mouvement d'humeur passé, comment ne s'est-il [Bossuet] pas enquis du contenu de l'ouvrage et de lire, fut-ce en urgence, un exemplaire. [...] Il ne prendra pas cette peine. Une première conclusion s'impose. Il agit selon un procédé de malhonnêteté intellectuelle. [...] Ce constat ne pourra jamais être effacé, d'autant plus qu'il marque le moment initial non seulement des rapports de Bossuet à Richard Simon et à son œuvre mais, pour une grande part, de l'histoire de l'exégèse biblique jusqu'à nos jours¹². »

Le père Auvray avait déjà souligné dans sa biographie de notre auteur :

¹² Pierre Gibert, *op. cit.*, p 37.

« *Richard Simon sait qu'une vraie critique peut coexister avec une saine théologie. [...] Bossuet et ses contemporains ne peuvent l'admettre. Il en allait de trop de positions qui leur semblaient essentielles à la révélation chrétienne. Il faudra des siècles de travaux et de luttes pour que finalement les positions de Simon soient acceptées puis dépassées par l'enseignement courant de l'Église qui de son temps l'a condamné*¹³. »

Il ajoute en note avec humour : « *Il est piquant de constater que les arguments de la Commission biblique du 27 juin 1906 sur l'authenticité mosaïque du Pentateuque reprennent les formules de Simon tirées de sa préface* ». Préface que, pas plus que le livre, Bossuet n'avait pas lue.

Le retentissement de cette affaire fut considérable. Dès 1680, soit deux ans après sa publication et de son autodafé en France, une édition se fait en Angleterre sans même l'approbation explicite de l'auteur. Une autre à Amsterdam, cette fois approuvée par lui. « *La République des lettres* » l'honore mais le livre est interdit par Rome. Il se transmet pourtant en France, mais sous le manteau. On fait pression sur son auteur pour qu'il quitte l'Église catholique mais, bien qu'exclu de l'Oratoire de façon indigne, il se replie à Dieppe afin de continuer son travail. Il reste fidèle à sa foi et à son ordination presbytérale dont il exerce le ministère dans son diocèse d'origine.

En 1689, il publie à Rotterdam *l'Histoire critique du texte du Nouveau Testament, où l'on établit la vérité des actes sur lesquels la Religion chrétienne est fondée*. Mais plus tard, en 1702, il propose une traduction du Nouveau testament avec notes critiques, éditée par la « *Compagnie de Trévoux* »¹⁴. Cet ouvrage va réveiller la fureur de Bossuet dont on trouve l'ampleur dans une lettre au Roi :

« *Sire, ce qui se passe dans votre ville royale [...] est d'une si grande conséquence pour la religion que je me vois obligé par les*

¹³ Paul Auvray, *Richard Simon*, PUF, 1974, p. 44.

¹⁴ Trévoux, petite ville en bord est de la Saône où des Jésuites ouvrent leur *Journal de Trévoux*, et leur *Dictionnaire de Trévoux*, ainsi qu'une imprimerie, la « *Compagnie de Trévoux* », qui fonctionnera de 1699 à 1731. L'ensemble représente durant cette époque un important foyer intellectuel.

devoirs de ma conscience. [...] C'est le même auteur qui ayant écrit il y a 25 ans sur le vieux testament [...] condamné par votre Conseil [...]. Il y met son nom et couvre sa désobéissance de vains préceptes [...]. [L'interdire au plus vite est la seule solution suggérée par Bossuet] [...] Ainsi Sa Majesté continuera de mériter l'éloge immortel de protecteur de la religion¹⁵. »

Pour conclure cette vie, Pierre Gibert cite Paul Auvray tout en en prenant quelque distance :

« Ce qui frappe en lui c'est la solitude. Il mourut dans sa petite ville de province, entouré de son médecin, d'une nièce illettrée. [...] Personne pour recueillir ses papiers qui vont moisir dans les archives du chapitre de Rouen. Pas de successeur en vue. Avec lui, meurt vraiment l'esprit d'une exégèse scientifique. [...] Il prétendit introduire la critique à l'intérieur de l'Église, pour faire non un ennemi mais un auxiliaire de la théologie. [...] Décidément Richard Simon s'est trompé de siècle. On ne peut s'empêcher de saluer cette œuvre unique qui se présente un peu comme une fleur dans un désert et qui excite notre admiration¹⁶. »

Car pour Pierre Gibert, le père Auvray écrivant « cette biographie remarquable » en 1974 a « en arrière-plan encore les suspicions de l'époque moderniste [...] et ainsi les choses furent loin de consacrer seulement son isolement »¹⁷. Il montre déjà combien le travail de Richard Simon fut lu et utilisé à travers toute l'Europe, de son vivant.

Pierre et Paul, exégètes contemporains, s'inclinent devant ce courage plus ou moins méconnu et surtout lui reconnaissent l'immense dette qu'ils lui doivent.

2° - Son message

¹⁵ Cit. Paul Auvray, *op. cit.*, p. 41-42.

¹⁶ Auvray, *op. cit.*, p. 173-177, cité par P. Gibert, Introduction à l'*Histoire critique du Vieux Testament*, page 44.

¹⁷ Pierre Gibert, Introduction à Richard Simon, *Histoire critique du Vieux Testament*, Paris, Bayard, 2008, p. 46.

Ce message se trouve explicité dans un texte important de soixante pages que, par précaution, il intitula *Lettre sur l'Inspiration*, adressée en 1684 à un abbé de ses amis, professeur de théologie en Sorbonne.

Dès le début, il donne sa thèse :

« Saint Paul écrit à Timothée : « Toute l'Écriture est inspirée de Dieu » (2 Tm 3, 16). C'est aussi le sentiment commun des juifs et des chrétiens. Mais il ne faut pas sous prétexte de cette inspiration combattre la raison et l'expérience. Ce sont des hommes qui ont été les instruments de Dieu et qui, pour être prophètes, n'ont pas cessé d'être hommes. [...] On ne doit pas croire qu'il n'y ait rien dans leur expression que de divin et de surnaturel. Au moins est-ce la pensée des Pères qui sont loin de l'imagination de quelques docteurs mahométans qui veulent que leur El Coran ait été composé dans le ciel et envoyé par l'ange Gabriel¹⁸. »

Il sait qu'il s'engage sur un terrain difficile. « Je sais, monsieur, que vous m'avez objecté qu'il était dangereux d'exercer sa critique sur les livres inspirés »¹⁹.

C'est pourquoi en finale, il tente de justifier sa tentative :

« Il semble qu'après tant de témoignages on ne peut pas douter qu'il n'y ait eu chez les Hébreux des écrivains pour recueillir les actes de ce qui se passait dans leur république. Toute la difficulté consiste à savoir si ces écrivains ont été de véritables prophètes inspirés de Dieu.²⁰ »

Résumons la position de notre oratorien, et gardons lui ce titre puisqu'il a voulu qu'il soit inscrit sur sa pierre tombale en l'église de Dieppe.

¹⁸ Lettre sur l'Inspiration in Histoire critique du Vieux Testament, suivi de La lettre sur l'inspiration, éd. Pierre Gibert, Bayard, 2008, p. 853.

¹⁹ *Ibid.*, p. 856.

²⁰ *Ibid.*, p. 886. Pierre Gibert note ici que R. Simon utilise le mot « prophètes » dans le sens de scribes sacrés.

● Il aura à combattre des adversaires, ce qui, me semble-t-il, nous éclaire sur notre propre attitude à acquérir :

- Tout d'abord, face aux actuels « libertins érudits », comme les historiens du XVII^e siècle les appellent, qui se moquent des obscurités et des contradictions trouvées dans les textes bibliques qu'ils collectionnent : plutôt que ricaner, mieux vaudrait chercher à en comprendre pourquoi.

- Mais d'autre part, face à ceux qui lisent en refusant de se poser des questions par peur de remettre en cause l'orthodoxie de la foi – tout serait « parole d'Évangile » – sous peine de blasphème : faire un effort de compréhension, ne serait-ce qu'en partageant la lecture à plusieurs.

Entre ses deux abîmes, trouver ce chemin d'une intelligence de la foi n'est pas gagné d'avance. Face à ce défi, Richard Simon veut faire confiance à la raison, don de Dieu, mais il se réfère aussi à la tradition des Pères de l'Église qui en ont ouvert la voie dès les premiers siècles de l'Église, ce que l'on avait trop facilement oublié. Pour cela il met en place une véritable méthodologie de la critique. Il s'agit de mettre celle-ci au service de la vérité que l'on cherche. Dans une autre discipline, la philosophie, son confrère Malebranche ne dira pas autre chose.

Ainsi, pour Richard Simon, il est important de ne pas ignorer l'héritage mais, sans copier simplement le passé, il est tout autant important de poursuivre la recherche afin de faire avancer l'intelligence de la foi à travers la Bible grâce l'aide des connaissances de la philologie comparée, de l'étude des manuscrits et de la critique des traductions en toutes les langues connues. Mettre ainsi à la disposition des croyants des outils qui éclairent leur lecture des textes autant que faire se peut.

● Tout ce travail ne veut et ne peut pas remplacer la « lecture priante » et méditative en la présence de l'Esprit, mais l'aider à en scruter l'intention divine toujours voilée par l'expression humaine.

Les rabbins en montrent l'exemple. Richard Simon se réfère à un très respecté docteur juif, Ibn Ezra, du XII^e siècle²¹ qui permit les ajouts dans le texte hébreu de points et d'accents représentant les voyelles afin d'en faciliter la lecture : mais, par le fait même, il ouvrit chez les juifs des débats vers de nouvelles interprétations²².

Rappelons qu'au Moyen Âge, on reconnaissait quatre niveaux de lecture de la Bible :

- 1 - Un sens littéral, quelque peu délaissé ; ce fut celui que Richard Simon a privilégié en acceptant la critique des textes.
- 2 - Un sens allégorique, qui fut le plus développé jusqu'à devenir pendant longtemps le seul employé dans les ouvrages de spiritualité.
- 3 - Un sens moral pour en tirer des leçons de vie.
- 4 - Un sens mystique, ébauche de la vision béatifique au ciel.

De ce témoignage d'une vie courageuse de précurseur, nous avons donc à recevoir non seulement une méthode pour approcher le texte de la Bible mais la leçon d'une véritable attitude spirituelle :

« Ouvrir la Bible en faisant confiance à la fois en l'Esprit divin et en même temps en la raison humaine. »

III - Comment s'approprier ce message dans notre vie ?

N'est-ce pas ce que nous avons tenté de faire ensemble durant toute l'année 2009-2010 lors de nos rencontres avec le texte de l'Évangile de Saint-Jean, appelé par les Pères « l'Évangile spirituel » ?

Mais n'est-ce pas aussi ce qui se vit dans les échanges bibliques entre un pasteur du Temple de l'Oratoire et un prêtre de l'Oratoire de Saint-Eustache : *Scruter les Ecritures pour mieux en vivre.*

Cette importance de la référence à l'Écriture dans la tradition oratorienne vient encore de se manifester par la première initiative concertée du projet oratorien « PLM » (Paris-Lyon-Marseille) : mettre

²¹ Moïse Ibn 'Ezra, philosophe et poète andalou du XII^e siècle.

²² Voir en Annexe de ce chapitre les renseignements très intéressants, transmis par Claudie Gaudin (du groupe Abraham de la paroisse Saint-Eustache), sur les différents niveaux de lecture de l'Écriture par les rabbins.

une Bible en évidence dans les trois églises, St Eustache, St Bonaventure et St Ferréol, avec une méditation écrite chaque semaine par un Père de l'une de ces trois communautés. Le Père Michel Quesnel en est l'instigateur. Nous pouvons alors nous poser des questions qui nous amèneraient à réfléchir à la place de la Bible dans notre vie chrétienne.

Celle-ci est-elle seulement un ornement de notre bibliothèque ? Une seule référence aux textes lus lors de la liturgie des dimanches ? Mieux peut-être, la lecture journalière des textes de la messe du jour ? Mais ce ne sont là que des pages isolées : l'approche des livres en eux-mêmes demeure souvent encore à entreprendre.

Comment prendre le temps d'une lecture plus suivie qui serait introduite par des lectures adaptées à chacun ? Comment lire des commentaires qui font justement état de l'avancée des travaux critiques réalisés par les exégètes ?

Deux revues nous sont offertes pour entrer dans cette dynamique :

- La revue *Biblia*, éditée au Cerf, à laquelle Hervé Giraud collabore en faisant parti du comité de rédaction
- La revue *Évangile*, avec ses suppléments.

Ne pas oublier non plus les introductions de deux grandes traductions françaises de la Bible qui viennent d'être remises à jour. D'abord, plus anciennement, celle de la Bible de Jérusalem, et plus récemment celle de la TOB, dans sa dernière réédition.

Les outils manquent donc moins que trop souvent le temps et le courage pour s'y lancer. Les groupes bibliques sont là pour y aider. Faut-il les multiplier ?

L'important est de renouveler en nous la conviction que là se trouve la principale source de notre foi et qu'il serait bien dommage de ne pas aller à « la Source ! ». La tradition des Églises réformées y a davantage ouvert et poussé ses fidèles à s'y engager. Tandis que chez les juifs la lecture méditée de la Parole le jour du sabbat non seulement nous a montré l'exemple, mais est à l'origine de la liturgie de la Parole de toutes les célébrations des différentes confessions chrétiennes, sans exception. D'où la question :

*« Le Dimanche est-il aussi pour nous
un jour de méditation de la parole de Dieu ? »*

Conclusion

Pourquoi nous paraît-il important de redécouvrir cette nécessité de ne pas en rester à une lecture sans référence à la critique textuelle, telle qu'elle se poursuit avec le développement des savoirs sur l'histoire et sur l'homme ?

Notre première partie nous a permis d'en évoquer bien des raisons, mais après ce détour avec la vie et le message de Richard Simon peut-être avons-nous mieux saisi que cet acquis dans la tradition catholique, après des siècles d'effort et de lutte, est devenu un enseignement majeur grâce au renouveau biblique de l'après-guerre, confirmé et soutenu par les papes successifs Pie XII, Jean XXIII et Paul VI et particulièrement engagé à se répandre dans l'Église universelle à la suite du Concile Vatican II [1962-1965] ?

Nos deux exégètes cités ce soir en sont des témoins actifs. L'oratorien Paul Auvray pour avoir été un des artisans de ce renouveau, et le jésuite Pierre Gibert pour avoir été à Lyon un des plus éminents biblistes français.

Alors les questions demeurent :

Quelle est ma relation avec la Bible ?

Quand je lis la Bible, comment est-ce que je me situe par rapport à ce livre ?

Pour chacun d'entre nous, y a-t-il une vraie proximité avec la Bible ?

Quand les incroyants nous parlent des « balivernes » à propos de ce livre, comment montrer que ces textes nous nourrissent et nous rapprochent de Dieu ?

Nous avons à en répondre comme croyant.

Mais pour ne pas conclure par un argument d'autorité, cela demande une véritable familiarité avec « la Parole » et une méditation régulière.

Du côté des prêtres, l'homélie doit se bâtir à partir d'une étude des textes, d'une méditation à partir d'eux, voire d'une contemplation de Jésus dont ils nous révèlent la personnalité. C'est beaucoup de travail, cela demande beaucoup de temps. Les homélies des oratoriens se veulent fondées sur cette étude à partir de plusieurs traductions comparées, avec recours aux textes grecs et hébreux quand ils le peuvent. Méditation patiente à l'écoute de l'Esprit. Et enfin, soucis d'actualisation, car la Bible est une Parole vivante et non un texte mort transmis dans une langue morte.

Bibliographie

Œuvres de Richard Simon

- *Fides Ecclesiae orientalis*, Paris, 1671.
- *Histoire critique du Vieux Testament*, Paris, 1680
- *Histoire critique du texte du Nouveau Testament, où l'on établit la vérité des actes sur lesquels la Religion chrétienne est fondée*, Rotterdam, 1689
- *Histoire critique des principaux commentateurs*, 1693
- *Cérémonies et coutumes qui s'observent aujourd'hui parmi les juifs*, traduites de l'italien de Léon de Modène rabbin de Venise, par le Sieur de Simonville, à La Haye, chez Adrian Moetjens, 1682

Études sur l'auteur

- Jean Steinmann, exégète, *Richard Simon et les origines de la critique biblique*, s.l., 1960

- Paul Auvray, exégète, *Richard Simon*, PUF, 1974. Livre très documenté avec de nombreuses références bibliographiques.
- Pierre Gibert, exégète, *L'invention critique de la Bible XV^e-XVIII^e siècle*, Gallimard, 2010. L'auteur a entrepris en 2008 une réédition chez Bayard de l'ouvrage majeur de Richard Simon, *Histoire critique du Vieux Testament* (1678), suivi de *La lettre sur l'Inspiration* (1684), ainsi que de plusieurs autres textes.